

La violence des femmes

Vous voulez dire les violences envers les femmes ? Non, non : il s'agit bien d'un débat sur la violence **des** femmes ! Les organisatrices du Ladyfest Bruxelles 2014² ont demandé au CEFA d'animer ce débat. Elles avaient en effet été interpellées par la publication « Penser la violence des femmes » des sociologues françaises Coline Cardi et Geneviève Pruvost³. Cet ouvrage vise à sortir les violences féminines de l'ombre mais aussi de leur stigmatisation genrée qui ne permet pas d'en rendre compte réellement. En effet nous ne sommes pas face à un manque de représentations autour des violences commises par les femmes ou de stéréotypes de femmes violentes. Par contre, il nous manque un pan de la réalité, occulté pour maintenir l'ordre des rôles genrés.

Classer = dominer

Les violences ne sont pas niées en effet, elles sont classées : harcèlement moral, violence verbale, dénigrement, ironie, manipulation seraient les armes féminines de prédilection, de même que la vengeance.

Les gifles données par une femme ne sont pas considérées comme des agressions : si elles arrivent a priori comme réaction ou défense, une participante faisait remarquer qu'une gifle donnée par exemple par une main pleine de bagues ne doit pas être agréable à recevoir !

Parmi les images évoquées lors du débat, le stéréotype de catch dans la boue ou « catfight », c'est-à-dire crêpage de chignon, apparaît comme une comédie, une théâtralisation de la concurrence entre femmes... destinée au regard masculin. Une mise en concurrence des femmes dénoncée par les féministes car elle déforce la solidarité, isole les femmes dans une condition où leur valeur ne s'exprime qu'à travers le regard des hommes : une stratégie de la domination masculine.

Ainsi le potentiel violent des femmes n'est pas pris au sérieux dans le discours et les représentations, réduit tantôt à la farce, tantôt au cas isolé.

Maternité : l'inavouable épingle

D'abord apparaît dans les esprits l'infanticide sous diverses formes. Il y a d'une part l'infanticide en Inde ou ailleurs, fait culturel, marqueur de la hiérarchie sociale entre les hommes et les femmes. Ici, l'action des femmes pour autant qu'elles y participent tient à

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Festival DIY « autour des thèmes tels que la créativité, la diversité, l'autonomie, l'échange de savoirs, la promotion de l'égalité entre les sexes et les genres et la lutte contre l'hétéronormalité »
<http://ladyfestbrussels.jimdo.com/info/qu-est-ce-qu-un-ladyfest/>

³ Coline Gardi et Geneviève Pruvost (sous la direction de), *Penser la violence des femmes*, Editions La Découverte, Paris, 2012

leur place dans un système de société où elles n'ont pas de valeur. D'autre part les scandales ponctuels dans la presse : une bonne mère ne peut faire de tort à sa progéniture, ce qui confronte la société à la question de la santé mentale, du « burn-out » maternel, ou de l'isolement parental. Cela paraît impensable et pourtant c'est comme la face ténébreuse d'un archétype qui habite l'imaginaire collectif. Depuis Bettelheim⁴, la psychanalyse démontre en effet que la belle-mère ou marâtre dans les contes de fées symbolise la « mauvaise » mère, soit les limites du dévouement, de la patience et de la bienveillance, et le dépassement de ces limites qui peut mener à l'explosion (violence tournée contre l'extérieur) ou l'implosion (violence tournée contre soi). Et la culpabilisation est à la hauteur du déni de ces limites.

De la mère maquerelle, castratrice à la mère indigne, les stéréotypes nous parlent du rôle attribué aux femmes entre la sphère de pouvoir au sein de la sphère privée et les compétences attendues, non rencontrées, car peut-être ne sont-elles pas si naturelles que cela⁵ !

Histoire : le déni d'antériorité d'une violence « hors-cadre »

Des personnages qui ont marqué l'histoire, au-delà de Jeanne D'Arc qui a osé tourner le dos à sa condition de femme pour prendre les armes, quelques figures restent en mémoire... ou pas.

Lors du débat sont revenues à l'esprit Mary Bell et Aileen Wuornos. Leurs histoires respectives relèvent du fait divers : la première, meurtrière de deux enfants à 11 ans, condamnée et prise en charge par la psychiatrie puis relâchée à l'âge adulte de manière anonyme. La seconde, prostituée condamnée à mort pour plusieurs meurtres de légitime défense contre des violeurs.

Ilse Kosh entre aussi dans l'histoire avec ces images qui ont circulé sur l'intolérable : la torture infligée par une femme ! Il n'est en tout cas plus rare de voir figurer des femmes dans la lutte armée bien qu'elles soient encore souvent invisibilisées⁶ alors qu'elles ont de tout temps participé aux révolutions, aux émeutes, aux guerres, au terrorisme, ainsi qu'aux génocides.

Régulièrement dans l'histoire, l'opinion publique s'émeut par la montée de la délinquance féminine⁷. Cette inquiétude dans notre société apparaît par vagues : on nous parle de gangs de filles par exemple, comme signal d'alarme d'un pic de violence dans la société... Or statistiquement, la criminalité féminine ne correspond pas aux craintes énoncées. Un bel

⁴ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Robert Laffont, 1976

⁵ Elisabeth Badinter, *L'amour en plus, histoire de l'amour maternel*, Poche (Flammarion), 2001 (1980)

⁶ Voir la première partie, Violences politiques, in Cardi et Pruvost, *Penser la violence des femmes*. Les chapitres de cette première partie abordent la présence occultée des femmes dans les luttes armées

⁷ Depuis deux siècles au moins selon David Niget : David Niget, « *Bad girls* ». *La violence des filles : généalogie d'une panique morale*, in Cardi et Pruvost, *op.cit.*

exemple sexiste est l'expression de la crainte d'une augmentation de la criminalité féminine liée aux actions et revendications du Mouvement de Libération des Femmes dans les années 70. Il s'agit pour David Niget d' « une peur anthropologique quant au dérèglement des rôles de genre et d'âge »⁸.

Dans la rue : l'autodéfense est suspecte, la violence est masculine

La rue, ou plus largement l'espace public, reste dans les esprits lieu de tous les dangers malgré les statistiques. Le film de Sophie Peeters⁹ et plus récemment la BD Crocodiles¹⁰ ont créé une vague de réactions et d'initiatives par rapport au harcèlement de rue, devenu préoccupation politique (brochures, appels à projets, etc.). Il est vrai que si un homme a plus de chances d'être agressé qu'une femme en dehors de chez lui, les femmes sont largement plus exposées à des agressions sexuelles.

La répression des femmes dans leur participation à l'espace public fait aujourd'hui l'objet de sensibilisation. Tant mieux s'il n'est plus question de priver les filles et les femmes de sorties et déplacements, de leur donner des outils de défense à court terme et surtout, à plus long terme, et de modifier les comportements et représentations de toute une société, c'est-à-dire considérer simplement normal qu'une femme puisse circuler librement dans l'espace public en toute sécurité.

En attendant, comme le soutient Virginie Despentes à la suite de Camille Paglia¹¹, nous sommes en quelque sorte en état de guerre¹²... Comprenez en état d'alerte. Pourtant, si les garçons sont encouragés à se défendre, à se battre, les filles non. Or ni la discrétion, ni la douceur ne sont des méthodes efficaces pour se sauver d'une agression. Ne chercherait-on pas à remettre encore et encore les filles à leur place de victime ?

Lutte politique et « violence d'émancipation »

Les luttes féministes sont considérées comme violentes parce qu'assertives : les femmes ne restent pas à leur place. Par exemple le lesbianisme : ce mouvement militant a marqué les esprits d'une image d'un féminisme revenchard, particulièrement agressif, hésitant entre l'androphobie et la misandrie. L'arme des opprimé.e.s n'est-elle pas la subversion, la dénonciation ? L'émancipation ne passe-t-elle pas par l'affirmation et l'autonomisation ? Comme toute lutte contre un système de domination quel qu'il soit... Ceci dit, la violence n'est pas absente des mouvements féministes pour autant, même si l'histoire récente du mouvement affiche la non-violence comme stratégie de légitimation dans la lutte pour

⁸ David Niget, « *Bad girls* ». *La violence des filles : généalogie d'une panique morale*, in Cardi et Pruvost, *op.cit.*, p.301

⁹ « *Femme de la rue* », Bruxelles, 2012

¹⁰ De Thomas Mathieu, éditions Le Lombard

¹¹ Ecrivaine féministe américaine

¹² Virginie Despentes, *King Kong théorie*, Grasset, 2006, p.42

l'élimination des violences masculines envers les femmes, certes statistiquement largement supérieures.

« Le féminisme n'a jamais été une façon de mettre les femmes au pinacle, mais de les situer avec justesse et dignité au milieu de sociétés diverses qui ne sont pas toutes prêtes à les accepter comme êtres humains à part entière [...] Il n'y a aucunement à décider que tout femme s'émancipe par la violence, ni à dire que, violente comme les hommes, elle porte dès lors en elle des valeurs féministes. »¹³

Nous avons pu voir ici quelques exemples du conditionnement genré des violences. Le livre de Coline Cardi et Geneviève Pruvost permet d'approfondir la mise en perspectives des clichés et des images que nous avons intégrées en dépassant les craintes à aborder les violences féminines.

Si conditionnement socioculturel il y a, nous pouvons affirmer qu'en réalité la violence ne se définit pas différemment que l'on soit de l'un ou l'autre genre mais prend des formes différentes liées à l'organisation sociale basée sur différents systèmes de domination et modes de pensées qui s'entrecroisent. Une fois ce cadre posé, nous pouvons nous interroger sur l'émancipation de la violence humaine : obéit-elle à la volonté de se défendre socialement et politiquement ?

¹³ Arlette Farge, in Cardi et Pruvost, *op.cit.*, p.12